

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Band: 90 (1961)
Heft: 14

Artikel: Réflexions sur l'art de se cultiver
Autor: Magdinier, Marcelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réflexions sur l'art de se cultiver

Au sens originel du mot, *la culture*, c'est l'ensemble des soins que l'on donne soit à une terre pour en améliorer la qualité et le rendement, soit à une espèce végétale, soit à un sujet particulier (arbre, plante) pour en assurer la croissance, l'épanouissement et finalement la fécondité.

De même, mais dans un sens métaphorique, *se cultiver*, c'est donner à ses facultés supérieures des soins appropriés à leurs aptitudes dans le but de procurer leur développement harmonieux et par là mettre la personnalité en mesure de se réaliser aussi pleinement que possible. Comme l'écrivait, il y a quelques années, M^{me} Daniélou – qui fut une femme de très vaste culture ainsi qu'une grande éducatrice – la fin de la culture, c'est *d'aider l'homme à devenir pleinement homme, à développer harmonieusement tous ses dons, à les porter au plus haut point de perfection et d'efficacité sociale.*

Cette définition est excellente, en premier lieu parce que la notion de culture y apparaît dans toute son ampleur, c'est-à-dire non point limitée à l'intelligence (ce qui laisserait entendre des expressions telles que : culture de l'esprit, esprit cultivé, etc.), comme si l'intelligence en était l'unique objet, mais y impliquant la personnalité tout entière. En second lieu, parce que l'allusion à l'« efficacité sociale », but final de la culture, en signale la plus grande dimension, celle qui devient nécessairement la sienne dans une conscience chrétienne où les devoirs à l'égard de soi-même se présentent avec d'indéfinis prolongements apostoliques.

C'est bien en effet *la personnalité tout entière qui est l'objet de la culture.* C'est l'ensemble des facultés maîtresses qui la constituent : intelligence, sensibilité, imagination, qui doivent être atteintes, informées, pénétrées, imprégnées par elle, puisque c'est la totalité complexe de notre être qui est engagée par sa vocation propre, appelée à servir et invitée à le faire avec le maximum d'efficacité. Une culture qui n'aboutirait pas à ce développement de tout l'être, qui produirait par exemple de purs intellectuels au cœur desséché, plus épris des livres que des hommes, cette culture-là manquerait son but.

Et maintenant, revenons à notre métaphore. La culture de la terre ou des végétaux n'a pas pour but unique et n'obtient pas seulement des effets d'ordre quantitatif : plus de fruits, des grains plus serrés et plus lourds, une productivité meilleure, etc. Elle fait aussi progresser dans l'ordre de la qualité : elle embellit, elle affine. Ce qui était immangeable devient comestible, ce qui était comestible devient savoureux. S'opposant à celui de « sauvage », le terme « cultivé » implique alors l'idée d'un perfectionnement, à partir duquel s'opère une sélection, celle qui, sur le plan humain, s'exprimerait par « civilisé ».

Ainsi la culture générale est un principe de civilisation. Après la religion, dans laquelle d'ailleurs elle plonge ses racines les plus profondes, elle en est même le plus important. Par elle, une personnalité ne fait pas que s'enrichir ; elle se dégrossit, s'affine, aiguise et polit ses facultés dont elle apprend à faire un meilleur usage. Elle s'y appuie aussi, y trouve des normes pour étayer son jugement, former son goût, contrôler ses intuitions, équilibrer son action, informer ou réformer son comportement avec autrui. Rendue plus difficile sur la qualité de toutes choses, plus avertie, plus sensible à la vérité et à la beauté, elle devient forcément plus exigeante à son propre endroit, plus capable de porter sur elle-même et sur ses réalisations un regard objectif, et donc plus apte à se perfectionner, de sorte que son service, quelle que soit la forme dans laquelle il s'accomplit (enseignement, pédagogie, entraide, relations amicales), s'améliore et son influence augmentera d'autant.

Enfin, conçoit-on un terrain cultivé – champ, verger, plantation – qui ne se présente comme une chose ordonnée, où la place n'ait été rationnellement utilisée de façon que l'espace vital fût assuré à chaque individu, que chacun reçût sa juste part d'ombre et de soleil selon les exigences de son espèce ?

La culture de l'homme, elle aussi, comporte une ordonnance. Mieux, elle est elle-même, sous un de ses aspects essentiels, un ordre, une mise en place des valeurs. Incompatible avec la confusion, partout où elle apparaît s'établit une hiérarchie, entendons par là une aptitude de la raison et du cœur à donner aux faits comme aux sentiments leur juste valeur, autrement dit à apprécier l'importance relative de toutes choses.

La culture n'est pas un luxe inutile mais un bien nécessaire, une valeur de vie

Certaines personnes se représentent la culture comme une parure de l'esprit, agréable mais à peine utile, encore moins nécessaire, un luxe en somme, et comme tel plus ou moins suspect de connivence avec le péché d'orgueil, à moins que ce ne soit celui de la vaine science, luxe périlleux, en tout cas, par définition.

C'est une erreur. La culture n'est pas un luxe, mais un bien nécessaire dont la carence est une source de grands dommages. Ce bien, dans une mesure et par des moyens qui varient selon les personnes et les cas, est à la portée de tout le monde. Comme le trésor enfoui dont le laboureur révélait l'existence à ses enfants, elle ne se donne qu'à ceux qui la désirent assez pour creuser et fouiller l'immense champ de la sagesse et du savoir humains ; et le péché d'orgueil, en ce qui la concerne, consiste bien moins, à coup sûr, à la convoiter qu'à la

dédaigner, bien plus à prétendre se passer d'elle qu'à en découvrir en soi le besoin.

La culture est une valeur de vie. Plus que les examens qui en jalonnent l'acquisition (du moins selon les normes scolaires officielles), plus que les diplômes qui sont censés la sanctionner, c'est la vie qui la met à l'épreuve, c'est à la vie qu'elle est appelée à se mesurer, c'est le meilleur, le plus sage et le plus noble usage de la vie qui est sa fin essentielle. Et, comme vivre sagement et noblement, c'est être supérieurement humain, on qualifie de culture humaine celle qui réellement tend vers cette fin.

Le savoir et la culture ne s'identifient pas l'un à l'autre. Le savoir est un bagage que l'on porte dans sa tête. La culture est une essence précieuse qui imprègne la personnalité tout entière...

Nous venons de parler du savoir. Et c'est bien sa place. Pourtant il ne constitue pas, à lui seul, toute la culture ; ce n'est même pas par lui que celle-ci se définit essentiellement, et ce serait une erreur de les identifier l'un à l'autre. A vrai dire, beaucoup de personnes la commettent, cette erreur, et cela se comprend parce que la différence qui existe entre le savoir et la culture est subtile. C'est elle qui existe entre une partie du tout et le tout, la partie étant ici tellement spectaculaire, attirant tellement l'attention sur elle, que le risque est grand de la prendre pour le tout. En fait, le savoir, cet ensemble de connaissances, plus ou moins important, plus ou moins complet, qui est l'objet et le fruit de l'instruction, est indispensable à la culture comme nos pieds le sont à notre position verticale, comme les soubassements le sont à la solidité d'un édifice. Pas plus qu'un architecte sensé ne saurait prétendre faire tenir une maison sans fondations, on ne saurait prétendre à devenir quelqu'un de cultivé sans rien savoir.

Mais, réciproquement, on peut savoir beaucoup de choses et n'être pas réellement cultivé, voire ne l'être pas du tout, voire demeurer absolument étranger à ce qui fait la culture.

Entre ces deux positions se trouve celle des personnes dont la culture est supérieure à leur savoir. C'est une excellente position, éminemment favorable au progrès dans la partie et dans le tout. C'est celle de l'architecte qui, sûr des fondations et des soubassements qu'il a donnés à sa maison, peut désormais édifier étages sur étages et, ce faisant, goûter la joie d'élever dans l'espace une belle construction d'où la vue s'étend au loin.

Par rapport à la culture, *le savoir* se présente comme quelque chose de concret. Fait d'éléments en quelque sorte substantiels, il se place sous le signe de la quantité. Témoins, les mots dont nous nous servons tout naturellement pour le qualifier. Ainsi nous disons que telle personne sait beaucoup de choses, qu'elle possède un « bagage »,

peut-être même un « gros bagage » comme si celui-ci pouvait être mesuré, pesé, dénombré. Et cela est vrai, dans une certaine mesure, car il s'agit bien de notions précises acquises par l'intelligence assimilatrice, conservées, en dépôt, par la mémoire. Bagage précieux certes, nous venons de dire à quel titre, mais, comme tout bagage, extérieur à la personnalité, porté par elle, ne faisant pas corps avec elle.

La culture, au contraire, est au-dedans, à l'intime de la personnalité, à laquelle elle s'intègre par des liens si profonds et si ténus qu'elle se confond avec elle. Valeur spirituelle et non plus seulement richesse pondérable, elle est au savoir un peu ce que l'âme est au corps ; elle est, pourrait-on dire, une certaine manière supérieure de le posséder, d'en user et de le dominer. Il est à la merci de la mémoire ; elle, non, en ce sens que l'empreinte qu'elle a mise sur une intelligence, un cœur, une âme, cette seconde nature qu'elle a produite – celle de l'arbre greffé, taillé, soigné – sont choses inaliénables sauf... aliénation totale de la personnalité dans des cas exceptionnels, la maladie entre autres.

... Mais le savoir n'en fait pas moins partie intégrante de la culture à laquelle il fournit son contenu positif

Il existe une autre erreur, tout aussi dommageable à la notion de culture que celle qui l'identifie au savoir. C'est, à l'opposé, celle qui, en l'en séparant entièrement, la prive de son contenu positif, en fait quelque chose de vague, un produit mal défini du goût, de l'intuition, de l'instinct. Que de fois je me suis aperçue que l'instinct du beau, le goût inné des belles œuvres, la préférence donnée aux choses de l'esprit passaient, aux yeux de certaines personnes, pour des signes de culture générale, se confondaient avec elle ! Qu'on y réfléchisse : si la culture, c'était cela, il y en aurait autant que d'individus, autant que de manières de voir et de sentir, autant que de goûts et d'instincts. Dès lors, comment pourrait-on en parler comme d'un trésor commun, traditionnel, comme d'une réserve de savoir et de sagesse, précieusement conservée et gardée, prudemment accrue d'âge en âge par les apports des générations, impitoyablement décaissée par le temps ? Comment pourrait-elle devenir objet d'enseignement ? A quoi serviraient les écoles et les facultés ? Qu'est-ce qui permettrait d'apprécier la valeur d'un professeur, la qualité de ses cours ? Enfin, à quoi la reconnaîtrait-on ?

Spirituelle par essence, la culture n'en est pas moins, pour autant, une valeur positive, gagée et garantie par quelque chose de réel, ce qui, dans la langue de la finance, s'appelle l'encaisse or. Cet encaisse or, c'est l'ensemble – du moins ce qui en est parvenu jusqu'à nous – des œuvres dans lesquelles, au cours des siècles, par des moyens

divers : poésie, littérature, musique, peinture, sculpture, architecture, etc., s'est exprimé l'esprit humain. Se cultiver, c'est-à-dire, comme nous le disions en commençant, prendre sa part du bien commun, c'est donc nécessairement faire appel à la pensée d'autrui, lui emprunter ce qui manque à la nôtre, nous enrichir d'elle. Par quels moyens cela peut-il se faire ? Par la fréquentation des maîtres de la pensée, vivants ou morts. Dans cette quête, l'instinct du vrai et du beau, le goût, l'intuition, etc., seront des guides et des auxiliaires précieux dans une certaine mesure irremplaçables, mais seulement cela, tout comme le sens de l'orientation pour celui qui s'aventure en pays inconnu. Ils sont donnés. La culture, elle, ne l'est point. Elle est objet de conquête et d'acquisition. C'est par l'effort qu'on s'en empare et qu'on se l'approprié. Effort de longue haleine parce que c'est de proche en proche qu'elle se laisse capter, et c'est goutte à goutte que son essence subtile, tel un parfum de prix, pénètre dans l'esprit, investit la personnalité tout entière.

Le livre est le principal instrument d'acquisition de la culture

Le moyen ordinaire de fonder un commencement de culture est représenté, du moins en Occident, par le cycle des études secondaires, établi de façon à munir l'esprit de connaissances positives tout en formant méthodiquement en lui l'aptitude à porter des jugements de valeur. Cette seconde fin est la plus importante. Au cours des sept années sur lesquelles s'étale la formation secondaire, de la sixième classe à la Philosophie, c'est vers elle surtout que sont orientés les programmes, les leçons des professeurs, les efforts des élèves.

Lorsque, pour une raison quelconque, les études ont manqué, il n'est pas impossible d'y suppléer dans une certaine mesure. Le moyen privilégié pour ce faire est évidemment celui qui est aussi privilégié dans le cycle des études, à savoir *la lecture*.

Quiconque veut se cultiver doit donc lire.

Une des démarches caractéristiques de l'esprit de culture : faire le tour d'une question

« Le tour d'une question » – les mots le disent – c'est, par opposition au coup d'œil rapide et superficiel, une prise de vue aussi complète que possible, qui ne peut s'opérer que par une démarche de l'esprit, en quelque sorte circulaire autour d'elle, de façon à la connaître sous tous ses aspects.

Supposons un fait historique quelconque, par exemple celui de la trahison du Connétable de Bourbon, que tout le monde connaît.

Il existe deux manières de l'aborder : celle qui consiste à n'en

saisir, d'un coup d'œil, que la réalité concrète, c'est-à-dire le fait même de la trahison tel qu'il s'est produit tel jour de telle année, entre un grand Prince et le Roi de France. Pas n'est besoin de culture pour cela, et la vision simpliste qui en résulte dans l'esprit n'y apporte réciproquement aucun enrichissement d'ordre culturel.

La seconde manière, celle qui consiste à faire le tour de la question, procède tout autrement. C'est d'abord une recherche d'ordre historique, par laquelle, en reconstituant le cadre dans lequel l'événement s'est déroulé, les faits qui l'ont précédé, amené, provoqué, les rapports de vassal à suzerain qui étaient ceux des intéressés, les idées et les mœurs du temps, la conception que l'on s'y faisait de la patrie, de la fidélité, de la trahison, etc., on s'efforcera, à partir du savoir acquis, de replacer le fait dans la lumière qui lui convient, celle de l'Histoire. Ce sera ensuite, toujours par rapport aux données de l'Histoire, l'étude du problème moral qui est au cœur de l'événement, celui de la trahison tel qu'il se présente dans la conjoncture « François I^{er} – Le Connétable » et tel qu'il se pose en soi devant la conscience humaine.

Des deux démarches de l'esprit que nous venons d'indiquer sommairement, seule la seconde relève de méthodes culturelles, trahit des préoccupations culturelles, aboutit à un enrichissement culturel. C'est celle que nous définissons par l'expression « faire le tour d'une question ». Formule optimiste, proche de l'euphémisme, car nul ne pourra jamais se vanter d'avoir fait le tour complet d'aucune question ; sur toutes choses, il restera toujours et indéfiniment à découvrir. Et c'est justement dans ce « que sais-je ? » jeté à tous les céhos, dans ces nobles insatisfactions de l'esprit s'engendrant l'une l'autre pour élargir sans cesse « le tour de la question », comme ces cercles concentriques autour d'une pierre jetée dans l'eau, c'est en tout cela que réside le principe exaltant d'où naît la culture.

De même qu'il y a de bons et de mauvais jardiniers, il y a de bons et de mauvais maîtres de l'esprit

Ici se pose un problème très important, celui des bons auteurs, la lecture n'étant instrument de culture que si elle est « de qualité », le tour d'une question ne pouvant être valablement accompli qu'en compagnie de guides sûrs. En conséquence, cherchez-les, apprenez à les reconnaître (après avoir appris à les connaître par le moyen le plus simple, celui d'une information méthodique), apprenez à les goûter, à les préférer enfin, au point de ne plus pouvoir tolérer les autres. Quand cela sera, vous aurez parcouru une grande étape sur le chemin de la culture.

Bon, direz-vous, mais le premier pas, comment le faire ? Comment

découvrir les bons auteurs, au milieu de la multitude des médiocres ? Quelle sorte d'aimant faut-il agiter dans la foisonnante et vile limaille qui encombre les boutiques des libraires et les bibliothèques, pour attirer à soi le métal précieux ? A cette dernière question, je réponds bien vite : d'aimant, il n'y en a pas. Il n'existe aucun moyen automatique, ni même facile, de trier, en la matière, le meilleur du pire. C'est un choix que chacun doit faire pour soi et qui ne va pas sans tâtonnements ni même sans erreurs (quitte à en tirer leçon). En un mot, c'est un labeur comme un autre qui fait partie de la culture et auquel quiconque cherche à se cultiver ne peut absolument pas se soustraire.

Mais il existe des moyens d'information. A titres d'exemples, ce sont d'abord les articles et les recueils de critique dans lesquels des écrivains – dont c'est le métier – analysent et jugent les œuvres des romanciers, des historiens, des essayistes, etc. Ici, précisons que, pour qui ne connaît pas encore de réputation ces « critiques », la qualité et la tenue du journal ou de la revue où paraissent leurs articles, le renom de sérieux de l'éditeur qui publie leurs recueils, offriront une suffisante garantie. Ce sont ensuite les bibliographies (ou listes de livres consacrés à telle ou telle question) que l'on trouve à la fin de certains ouvrages lorsque l'auteur a tenu à indiquer ses sources. Ce sont les références indiquées en bas de pages, souvent très précieuses à cause des renseignements qu'elles contiennent : titre, auteur, éditeur, date, etc. Pour tout dire, ce ne sont pas les moyens qui manquent, c'est plutôt leur utilisation et, en premier lieu, l'accès jusqu'à eux qui sont souvent malaisés, surtout pour les personnes éloignées des grands centres, privées par conséquent de la ressource qu'offrent les bibliothèques. Il y a là une réelle difficulté et un obstacle à la recherche d'une culture, que personne ne saurait légitimement sous-estimer. Cet obstacle est-il insurmontable ? Rien n'est insurmontable à qui veut d'un ferme vouloir. A ces personnes, nous demanderons de ne pas renoncer, de ne pas céder, surtout, à la tentation qui les guette, celle de se croire exclues de leur part d'héritage et dispensées de l'effort par lequel, en réalité, personne ne peut espérer s'approprier la sienne, si minime soit-elle. Qu'elles utilisent de leur mieux les moyens du bord – peut-être auront-elles la surprise de les découvrir plus nombreux qu'elles ne croyaient – qu'elles demandent aux circonstances, aux rencontres, conversations, contacts, rapports humains, ce qu'elles n'ont pas la ressource de demander aux livres... Tout n'est pas dans les livres. Enfin, qu'elles demeurent l'esprit bien éveillé, prêtes à bénéficier de tous les hasards enrichissants ; ces dispositions, déjà fécondes en elles-mêmes, compenseront partiellement les inconvénients de leur position.

Le livre n'est pas le seul instrument d'acquisition de la culture

Comme nous l'avons dit plus haut, la lecture est le moyen de culture privilégié, ce qui signifie qu'il n'en est pas le seul. Si nous avons mis l'accent sur lui, c'est que non seulement il est le plus important, celui qui pourrait suffire quand tous les autres viendraient à manquer, mais c'est aussi qu'il est le plus conciliable avec les exigences de la vie religieuse.

Cependant, à beaucoup de mes lecteurs, ceux – encore une fois – que favorise l'habitation ou la proximité d'une grande ville, des sources de culture sont ouvertes : conférences, cercles d'études, carrefours, représentations de films suivies d'échanges de vues, ciné-clubs, émissions radiophoniques, etc... Nous voulons espérer que dans tous les cas où le recours à ces moyens est possible, l'usage en est recommandé aux personnes à qui leur vocation d'éducateur fait un devoir de ne négliger, du point de vue culturel, aucune des formes, aucun des modes d'expression, aucune des techniques de la vie moderne.

Cela, nous semble-t-il ; est particulièrement important en ce qui concerne le cinéma. La place de premier plan qu'a prise le septième art dans la vie des individus et des familles, la fascination qu'il exerce sur les jeunes, son pouvoir quasi démesuré sur eux, tout concourt à en faire une puissance dans l'ordre du bien comme dans l'ordre du mal, à laquelle il devient impossible de se mesurer, dont il devient illusoire de se servir, sans une culture appropriée.

L'objet de la culture est multiple et mouvant comme le sont les sollicitations de la vie elle-même

Pour terminer cette modeste étude autour d'un sujet qu'elle n'a pu, hélas ! qu'effleurer, je voudrais attirer l'attention de mes lecteurs sur ce qui, dans le cadre de leur vocation d'éducateurs, se présente comme objet de culture. Ils le savent déjà, bien sûr, mais je pense qu'on ne saurait trop y insister : cet objet, de par la multiplicité des sollicitations qui s'adressent à la jeunesse, et du dehors et du dedans, est lui-même multiple.

Tant sur le plan religieux et moral que sur le plan purement intellectuel, l'éducateur ne peut limiter sa culture aux ouvrages, aux films, aux émissions qui traitent de doctrine, de morale, de pédagogie ou de psychologie. Sous peine de laisser échapper la part la plus importante de son influence, il doit se tenir informé au plus près de toutes ces sollicitations que nous venons d'évoquer ; étudier, pour les mieux comprendre, les courants de pensée, les réactions de sensibilité, les goûts et les engouements, jusqu'aux snobismes, eux-mêmes révélateurs d'aspirations cachées ou d'influences indirectes,

qui se manifestent dans les jeunes esprits qui lui sont confiés. (Il y aurait long à dire sur certaines de ces sollicitations, par exemple – pour ne citer que deux des plus spectaculaires – celles qui procèdent de la lecture habituelle des magazines, avec ses conséquences néfastes, essentiellement anticulturelles : vulgarisation, abêtissement, abaissement de l'étiage sentimental, etc., et celles qui sont liées au culte de la vedette. Mais il y faudrait des pages...).

Il y a là, pour celui qui a mission d'éduquer et de former, quels que soient les moyens de son action, un devoir impérieux au nom duquel la notion de culture, débordant d'une part le passé, d'autre part le livre, entre en plein dans la vie de tous les jours, pour adhérer à toutes ses formes et surtout à ce qui, en elle, est incessant devenir.

MARCELLE MAGDINIER

Mise au point

Face aux réactions assez vives, paraît-il, de certains membres du Corps enseignant primaire, relatives à un menu détail : « mauvais exemple de l'instituteur » dont la véracité est d'ailleurs sujette à caution, figurant en page 284, dans l'article rédigé par le signataire de ces lignes au *Bulletin pédagogique* (15 novembre 1961), qui s'intitule : *L'alcoolisme dans le canton de Fribourg*, et afin d'écarter tout malentendu, toute mauvaise foi de sa part, il convenait d'effectuer, dans cet organe même, une anodine mise au point.

A cet effet, voici *in-extenso*, sous la lettre c) *Causes de l'alcoolisme*, page 45, le texte original, avec les termes soulignés par elle-même, de l'auteur de l'ouvrage analysé, M^{lle} Thérèse Macheret, assistante sociale, rue de Morat 50, à Bienne :

« Presque la totalité des curés attribuent les causes de l'alcoolisme dans les paroisses aux **nombreux établissements publics**, mais surtout **aux débits à l'emporter**, aux **trop nombreux bals et manifestations**, aux **distilleries** et à certaines causes spéciales : **atavisme, solitude, veillées nocturnes, fermetures non réglementaires des cafés, mauvais exemple de l'instituteur, etc.** »

Cette transcription *ad litteram* du texte dans lequel s'insère la notation mentionnée tout au début, permettra, nous en formons le vœu, aux lecteurs du *Bulletin pédagogique* de conclure que l'auteur de la recension n'y a rien adjoint de son cru et n'a, dès lors, en aucune manière, songé à glisser une insinuation malveillante ou qui pourrait, du moins, être interprétée comme telle.

ROBERT YERLY